

L'Imposture économique

Préface à *L'Imposture économique* de Steve Keen

- [Gaël Giraud](#)
- Dans [Revue du MAUSS 2015/1 \(n° 45\)](#), pages 329 à 340

« Pangloss disait quelquefois à Candide : ”Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin si vous n’aviez pas été chassé d’un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l’amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n’aviez pas été mis à l’Inquisition, si vous n’aviez pas couru l’Amérique à pied, si vous n’aviez pas donné un bon coup d’épée au baron, si vous n’aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d’Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches.” »

Voltaire, *Candide*.

1 Ce livre est une interpellation. Celle d’un universitaire économiste qui apostrophe sa communauté et, par-delà celle-ci, notre société tout entière. Les questions qu’il nous adresse sont celles que nous nous posons tous : comment se fait-il que si peu d’économistes aient pu anticiper, même confusément, une catastrophe majeure comme le krach financier de 2008 ? Et qu’ont-ils changé dans leur façon d’appréhender le monde, suite à la crise ?

2 Certains d’entre nous, économistes, répondront volontiers : la crise des subprimes a été une « surprise absolue », un « cygne noir », un événement de « queue de distribution ». Certes, nous avons peut-être manqué de vigilance, *nostra culpa*, mais, dans le fond, il était impossible d’anticiper l’inouï. Et c’est précisément la raison pour laquelle nous n’avons à peu près rien modifié à nos modèles économiques. Hormis quelques epsilons par-ci par-là, à quoi bon bouleverser en profondeur des représentations théoriques dont nous avons toute raison de penser qu’elles sont les moins mauvaises possible ? Absolutio.

3 Pourtant, rétorque Steve Keen, certains observateurs, dont lui-même, avaient anticipé le mécanisme pervers qui, du crédit à la consommation destiné aux ménages pauvres, a conduit à une tempête boursière et une récession économique comme nous n’en avons plus connues depuis les années 1930 [\[2\]\[2\]La première version de l’ouvrage, en anglais, date de 2000,....](#) C’est donc qu’à condition de disposer de la bonne grille d’analyse, la venue de ce « cygne noir » pouvait, au contraire, être anticipée – sinon l’heure exacte, du moins son imminence. Partant de ce constat, Keen remonte à la source du problème : la théorie économique elle-même.

4 Le lecteur de ce livre ne tardera pas à découvrir, sans doute abasourdi, que, dans la plupart des modèles néoclassiques qui dominent très largement la profession, une crise comme celle de 2008 est tout simplement impossible. Imagine-t-on des sismologues travaillant avec des modèles qui excluent a priori toute forme de tremblement de terre ? Telle est pourtant la situation dans laquelle se trouve actuellement la « science économique ». Qu’y a-t-il d’étonnant, dès lors, si, depuis le début de l’expérience de dérégulation entamée dans les années 1980, le système financier international connaît, en moyenne, une crise grave tous les quatre ans ? Sans que, pour autant, la plupart d’entre nous, économistes, ne s’alarment d’une telle accumulation de krachs ? En théorie, les marchés financiers devraient être efficaces, et ces échecs ne devraient tout simplement jamais advenir... Que dirions-nous si une comète semblable à la comète de Halley s’écrasait sur notre sol tous les quatre ans au milieu d’astrophysiciens occupés à travailler avec une image du système solaire construite sur le postulat qu’aucune météorite ne peut jamais heurter notre planète ?

[5](#) Mieux encore : dans la plupart des modèles avec lesquels nous autres, économistes, travaillons, la monnaie n'existe pas, sinon comme unité de compte, à la manière d'un thermomètre qui se contente d'enregistrer la température ambiante. Changer la quantité de monnaie en circulation ne devrait pas avoir plus d'importance que de troquer des degrés Celsius contre des Kelvin, et vice versa. Pourtant, toutes les études empiriques montrent le contraire : loin d'être neutre, la monnaie exerce une influence décisive sur le cycle économique, le chômage, la croissance. Certains d'entre nous se défendent alors en affirmant qu'il s'agit d'une illusion d'optique : à condition d'attendre suffisamment longtemps, et si, entre-temps, nos économies ne connaissent pas de bouleversements susceptibles de brouiller notre étude, nous verrions que, sur la longue durée, la monnaie fonctionne comme une jauge. Rien de plus.

[6](#) La longue durée ? Mais quand commence-t-elle ? Qui l'a jamais observée ? Quelle différence épistémologique entre une telle posture et celle des vieux marxistes qui prétendaient avoir découvert la « loi d'airain » de l'histoire (la baisse tendancielle du taux de profit) et, devant le démenti, se retranchaient dans l'eschatologie du Grand Soir ?

[7](#) Quand il n'est plus celui de quelques individus, inoffensifs parce qu'isolés, mais de toute une profession universitaire, un tel déni de la réalité est grave. Il nous conduit à déployer les modèles d'un monde qui n'est pas le nôtre : un univers sans monnaie et sans secteur bancaire, où le capital s'accumule tout seul sans être produit par personne et où le secteur productif, parce qu'il est censé exhiber des rendements d'échelle constants, ne fait jamais de profit agrégé net. Une galaxie imaginaire peuplée de gentlemen dotés d'une puissance de calcul infinie, capables d'anticiper le niveau de tous les prix (et les « cygnes noirs », alors ?) jusqu'à la fin des temps, et de jouer sur des marchés efficients, depuis toujours à l'équilibre. Un monde ergodique, linéaire, gaussien et stable, que viennent seulement perturber de temps à autre des chocs exogènes venus d'on ne sait où, mais qui, en moyenne et sur la longue durée (ça commence quand, au juste ?), n'altèrent pas les vertus du cosmos.

[8](#) Dans un tel monde, le chômage involontaire n'existe pas, sinon sous la forme d'un frottement négligeable et temporaire. Ne souffrons-nous donc pas, en Europe, et depuis quarante ans, d'un chômage de masse et de longue durée ? La moitié des jeunes, en Espagne, ne sont-ils pas aujourd'hui sans emploi ? C'est, prétend la microéconomie de l'École, parce qu'ils préfèrent prendre des vacances plutôt que travailler. À moins qu'ils ne soient les victimes de l'excès de rigidité du marché du travail : le Smic, les procédures de licenciement...

[9](#) Dans un tel monde, si les inégalités de revenu et de capital ont explosé, cela ne saurait provenir d'une malfaçon dans le mode de redistribution des richesses car, selon la théorie, la redistribution est d'emblée, à peu de chose près, optimale. Toute tentative sérieuse pour corriger les inégalités conduira, tôt ou tard, à gripper l'horlogerie fine des marchés. Tel financier perçoit plus d'un million d'euros par mois, alors qu'il est moins qualifié qu'un ingénieur qui, lui, est payé trois mille euros ? La raison d'un tel écart devrait être claire : c'est parce que la « productivité marginale » du financier est trois cents fois supérieure à celle dudit ingénieur. Et mille fois supérieure à celle de n'importe quel smicard...

[10](#) Dans ce monde-là, un phénomène comme la déflation devient, lui aussi, impossible. Le Japon ne se débat-il pas, pourtant, dans une trappe déflationniste depuis plus de vingt ans [\[3\]](#) [\[3\]Après avoir expérimenté, lui aussi, une répétition générale de...](#) ? Non, il s'agit simplement d'une « désinflation prolongée ». « D'ailleurs, attendez, vous verrez, le Japon ne tardera pas à redécoller, comme l'Espagne, le Portugal, la Grèce... » Le Japon n'est-il pas, cependant, criblé de dettes (privées et publiques), comme tous les pays d'Europe ou presque ? Ces dettes ne sont-elles pas susceptibles d'obérer toute reprise économique ? « C'est que, dans la plupart de nos modèles, les dettes n'existent pas [\[4\]](#)[\[4\]Situation étrange où tout le monde ne cesse de parler de dette.....](#) »

[11](#) Les décideurs qui travaillent dans le « monde réel », celui des entreprises, ne s'y trompent pas : combien n'en ai-je pas rencontré pour qui la plupart des économistes racontent des contes à

dormir debout ? Ce divorce est tragique. À la fois pour les économistes, dont beaucoup ne savent plus ce qu'est une entreprise (sinon une boîte noire destinée à produire du cash par une gestion intelligente de la carotte et du bâton infligée à ses salariés [\[5\]\[5\]La théorie des incitations, cf. Gaël Giraud, La Théorie des...](#)), et pour les cadres d'entreprise qui se retrouvent privés des moyens de réfléchir aux conséquences macroéconomiques de leurs actions [\[6\]\[6\]Comme on le verra dans l'ouvrage, la macroéconomie naît, dans...](#).

[12](#) La situation n'est guère plus brillante du côté de la puissance publique car, dans le monde que nous analysons, nous autres économistes, la politique économique, elle non plus, n'a plus de sens : a-t-on vu un médecin qui remettrait le diagnostic vital d'un patient à la décision démocratique de la majorité des membres de sa famille ? S'il a un rapport naïvement positiviste à la médecine, il ne le fera jamais. Tuera peut-être le patient. Et, le soir des funérailles, expliquera aux parents éplorés : « Too bad, c'était une maladie rare, orpheline. Je suis sincèrement désolé. » Keen insiste, à juste titre, sur ce point : la compassion de notre économiste sera sincère. Car il croit vraiment à la vérité de sa « science ». À moins qu'il ne se fâche, et ne prenne un ton sévère, façon Molière : « Votre fils n'aurait pas dû mourir. Simplement, il n'a pas accepté de souffrir suffisamment. Encore une saignée et, demain, il courait dans le jardin. On ne peut sauver personne contre son gré. » Est-ce que, par hasard, la « saignée » (par exemple, les plans d'ajustement structurel infligés en pure perte aux pays du sud de l'Europe) n'aurait pas provoqué le décès ? Impossible de répondre à cette question avec les outils de la théorie économique dominante car, pour celle-ci, le patient n'aurait jamais dû tomber malade.

[13](#) * * *

[14](#) À la fin du XIX^e siècle, la physique se trouvait confrontée à un problème de taille : comment rendre compte du phénomène établi par les expériences de Michelson et Morley montrant que la vitesse de la lumière dans le vide est indépendante du référentiel (sans accélération) depuis lequel elle est mesurée ? La communauté des physiciens croyait alors en l'existence de l'éther, une substance « subtile », inaccessible à l'expérimentation et chargée d'expliquer ce que l'électrodynamique classique et la gravitation newtonienne ne pouvaient justifier. Or l'expérience de Michelson-Morley (1881-1887) contredisait radicalement l'hypothèse de l'éther. Désarçonnés, certains scientifiques étaient prêts à sacrifier l'expérience empirique pour préserver le dogme de l'éther. À Boston, Harvard avait même fait construire un bâtiment flambant neuf pour l'institut Jefferson, sans le moindre clou en fer, afin de ne pas interférer dans les futures mesures de l'éther. Il aura fallu l'audace d'un jeune ingénieur isolé, à Bern, Albert Einstein, pour oser remettre en cause la théorie de l'éther, et proposer, en 1905, la relativité restreinte (bientôt confirmée empiriquement). Le livre de Steve Keen montre que l'essentiel de la théorie économique contemporaine est construit sur des concepts analogues à celui de l'éther. Élégants mais inaccessibles à l'expérience. Et, pour une bonne part – c'est là que cesse l'analogie avec la physique du XIX^e siècle –, incohérents.

[15](#) Un exemple parmi tant d'autres : le taux de chômage sans accélération d'inflation (NAIRU). Il s'agit du taux de chômage de longue durée (quand... au juste ?) compatible avec l'équilibre simultané de tous les marchés (en particulier, le marché du travail) et avec un taux d'inflation stationnaire. Toute tentative pour ramener le chômage en deçà de ce seuil serait vouée à l'échec et condamnée à n'avoir pas d'autre effet que l'accélération inutile de l'inflation [\[7\]\[7\]Le lecteur impertinent ne manquera pas de s'interroger : si la...](#) – à l'exception, bien sûr, des « réformes structurelles » destinées à rendre le marché du travail plus « flexible » ou à alléger les entreprises de tout fardeau fiscal. Pourtant, un pays comme la Suisse connaît depuis des décennies un chômage inférieur à 5 %. Et la France, durant les Trente Glorieuses, connaissait le plein-emploi. Or le marché du travail de ces deux exemples ne ressemble nullement à la vente aux enchères humaines, transparente et idéalement flexible, seule capable, selon la théorie, de faire diminuer le NAIRU. Reste que, selon Gregory Mankiw, professeur de macroéconomie à Harvard, et l'un des ténors de l'économie contemporaine, les mauvais esprits ont tort de reprocher aux économistes de n'être pas capables de mesurer le NAIRU. Dans son manuel, l'une des références universitaires aux

États-Unis (et dans le monde), Mankiw explique, en effet, que les physiciens ont une marge d'erreur dans la mesure de la distance entre les astres qui va de - 50 % à + 100 % [8][8][Gregory N. Mankiw, Macroeconomics \(7e éd.\), Worth publishers,....](#) Puisqu'une telle imprécision est tolérable dans le monde bien réglé de la mécanique céleste, suggère-t-il, rien d'alarmant si nous autres, économistes, avons quelques hésitations sur le vrai niveau d'une notion aussi difficile à cerner que le NAIRU, non ?

16 Peut-être, sauf que la distance Terre-Soleil est connue avec une précision de l'ordre de dix chiffres après la virgule (<<https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre>>). De même, la parallaxe annuelle permet de connaître la distance du soleil à environ 100 000 étoiles avec une précision plus d'un million de fois supérieure à celle que Mankiw attribue aux physiciens. Comment un professeur d'université (quelle que soit sa discipline) peut-il oser écrire une telle aberration ? Et dans un manuel ? Si l'on approxime la distance Terre-Soleil par une unité astronomique (UA), alors la marge d'erreur que Mankiw prête aux astrophysiciens autoriserait la Terre à se situer à une distance comprise entre 0,5 UA et 2 UA. Sachant que Vénus est à 0,7 UA et Mars, à 1,5 UA du Soleil, nous sommes en droit de nous interroger : dans quel monde Mankiw vit-il ? Dans le monde des économistes *mainstream*.

17 La force de *L'Imposture économique* est de proposer une déconstruction systématique et raisonnée de ce monde-là. À ma connaissance, personne n'avait tenté, à ce jour, l'effort d'articuler l'ensemble des critiques qui se peuvent formuler à l'égard du corpus néoclassique. Non seulement les critiques externes (le bon sens, comme toutes les expérimentations en laboratoire, indique que l'être humain ne ressemble aucunement à l'*Homo œconomicus* de la théorie), mais aussi, et surtout, les critiques internes : l'incohérence de la « loi de la demande », les faiblesses du concept de concurrence parfaite, la querelle de Cambridge autour du capital, la contradiction inhérente à la prétendue « critique de Lucas », le caractère profondément antikeynésien de l'économie « néokeynésienne », etc. Que reste-t-il au terme de ce parcours ? Des ruines fumantes. Même l'idée, pourtant déjà ancienne, que les prix de marché naissent de la rencontre d'une demande et d'une offre, s'en trouve mise à mal : avec elle s'effondre la justification ultime du « juste prix » telle qu'elle fut élaborée, au xvie siècle, par les penseurs de l'école de Salamanque (Martín de Azpicuelta, Luis Saravia de la Calle), en réaction à la manipulation de la monnaie par les monarques. Non, la valeur des biens et services n'est pas déterminée, en dernière analyse, par l'égalité de l'offre et de la demande. En tout cas, la théorie qui le prétend ne parvient pas à tenir sa promesse. Et ce, non pas pour des raisons adventices, mais parce qu'elle échoue à en administrer la preuve. De sorte que la théorie économique, si nous voulons qu'elle soit autre chose qu'une série de contes de fées, doit être réécrite de fond en comble.

18 Que nous commettons des erreurs fait partie du processus normal, inhérent à la recherche scientifique. Einstein lui-même s'est trompé en ajoutant une constante cosmologique à son modèle de l'univers, en vue de garantir la stabilité de ce dernier. Après qu'Edwin Hubble eut démontré que l'univers est en expansion, Einstein parlera de sa constante comme de son « erreur la plus grave ». D'ailleurs, depuis lors, nous avons dû corriger à nouveau les équations initiales du modèle cosmologique relativiste afin de tenir compte de l'accélération de cette expansion sous l'effet de l'énergie sombre – un concept lui-même sujet à débat, et qui témoigne de ce que la physique, elle aussi, possède ses obscurités.

19 La science économique contemporaine, elle, et c'est une autre leçon de ce livre, refuse d'admettre ses erreurs – sinon sur un mode strictement rhétorique. Du coup, elle se révèle incapable d'apprendre de ses échecs. Et, de fait, alors que toutes les sciences ont été profondément réélaborées au cours du xxe siècle (que l'on songe à la théorie ensembliste des mathématiques, à la mécanique quantique et relativiste, à la génétique, etc.), l'économie contemporaine, elle, n'est rien d'autre qu'un raffinement plus ou moins sophistiqué d'un paradigme issu de la « psychologie rationnelle », élaboré au tournant des années 1870. Comme si les contributions majeures de Schumpeter, Keynes,

Kalecki, Sraffa, Minsky... n'avaient rien apporté à l'intelligence des faits économiques majeurs survenus au xxe siècle.

20 Pourtant une bonne partie des critiques formulées dans cet ouvrage l'ont été par des économistes orthodoxes. Les voix les plus autorisées se sont élevées, depuis un siècle, pour avertir que les fondations de l'édifice avaient été posées de travers – Schumpeter, Samuelson, Debreu, Solow, Kydland, Prescott, Mas-Colell, Fama... Mais leurs protestations ont été oubliées, ou bien ensevelies sous un déluge d'amendements qui, sans rien changer à l'essentiel, ont pu donner le sentiment que le problème avait été traité. À moins que les lanceurs d'alerte, s'étant ravisés, ne se soient réconciliés avec la « saine doctrine », et n'aient eux-mêmes dénoncé leurs propres critiques antérieures, sans jamais, d'ailleurs, expliquer en quoi ils avaient eu tort de tirer la sonnette d'alarme. On songe aux « aveux spontanés » des procès de Moscou...

21 Le lecteur, étonné, s'interrogera sans doute : les vétérans bolcheviques qui comparaissaient en procès sous Staline avaient intérêt à s'accuser eux-mêmes pour mourir rapidement, et s'épargner d'atroces souffrances. Que craignent donc les économistes du « courant dominant » qui taisent les incohérences de leur théorie ou ses contradictions avec l'expérience empirique quotidienne ? Rien, sinon le risque d'être marginalisés au sein du monde académique, de ne plus pouvoir publier dans la moindre revue de premier rang, de rater leur carrière. Et, partant, de ne jamais bénéficier de la manne à laquelle les *revolving doors* (aux États-Unis comme en Europe) donnent accès : celle des consultants financiers, en particulier, qui, du jour au lendemain, peuvent multiplier leur « productivité marginale » par 10, 50, 100... Soyons justes : la plupart d'entre nous ignorent même qu'il y a un problème dans la théorie. Rien dans la profession ne les incite à prendre du recul et à risquer un regard critique.

22 Steve Keen est l'un de ces économistes rares qui osent prendre un tel risque.

23 * * *

24 Chaque année, je rencontre des étudiants d'économie littéralement déprimés : alors qu'ils s'étaient engagés dans leurs études avec l'espoir d'apprendre comment aider le monde à sortir de l'impasse, les voilà contraints d'étudier une discipline qui, pour l'essentiel, se résume à des petits exercices de microéconomie dont le lien avec la vie réelle leur échappe très largement. Alors qu'ils voulaient, avec générosité, inventer les manières d'agir, de vivre, de produire, de consommer qui, demain, rendraient ce monde moins injuste et permettraient notamment de relever le formidable défi du dérèglement climatique, les voilà confrontés à une théorie de « l'harmonie préétablie » à côté de laquelle celle de Leibniz et du docteur Pangloss pêche encore par excès de pragmatisme. Le concept de justice sociale ? Un non-sens économique, nous explique Hayek. Le réchauffement climatique ? Une question secondaire : dès que les investissements nécessaires à la transition écologique deviendront rentables (et, compte tenu de la catastrophe annoncée, ils le sont !), les marchés efficients les prendront en charge [\[9\]\[9\] Voir Gaël Giraud, Illusion financière, Les Éditions de... .](#)

25 À de très rares exceptions près, les grandes universités et les écoles internationales, les revues internationales de rang 1, les manuels de référence... tous enseignent, renvoient ou obligent à faire référence à un corpus central qui est issu des théories de l'école néoclassique à laquelle cet ouvrage est consacré – même les « néokeynésiens » s'appuient dessus. Ce corpus *mainstream* fait suffisamment autorité pour que les économistes experts conseillant les lieux du pouvoir politique (les gouvernements, la Commission européenne) et les grandes institutions (le FMI, la Banque mondiale, les banques centrales, etc.) s'y réfèrent de façon systématique, à moins de devoir se justifier abondamment toutes les fois qu'ils ne raisonnent pas « à l'intérieur du cadre ». Les étudiants que je rencontre n'ont donc rien d'exceptionnel – sinon le courage de s'indigner.

26 Parfois, les plus intrépides osent s'en ouvrir à tel de leurs professeurs d'économie : « Rien d'étonnant à votre frustration, chers enfants, s'entendent-ils répondre, vous êtes nuls en maths. Ne cherchez donc point à masquer votre médiocrité sous le manteau d'une contestation ignorante ! » Pourtant, les authentiques mathématiciens qui s'intéressent à l'économie, et ils sont rares, repartent

en général dépités : ces systèmes d'équations linéarisées autour d'un point fixe supposé a priori localement stable peuvent-ils nous enseigner quoi que ce soit de pertinent pour le monde hautement non linéaire, complexe (au sens technique du terme) et chaotique (idem) qui est le nôtre ? À moins qu'ils ne décident de prendre le problème à bras-le-corps, et de proposer une alternative profonde à la vulgate dominante. C'est ce que fit John M. Keynes, probabiliste de formation, ou encore Richard M. Goodwin, mathématicien d'Harvard.

27 Les problèmes de l'économie contemporaine ne proviennent donc pas de l'emploi excessif des mathématiques, mais de leur usage détourné, parfois uniquement aux fins d'écarter les badauds susceptibles de poser des questions dérangeantes. Afin de faire entendre cela, et de montrer qu'il est possible de faire de l'économie intelligente « pour les nuls (en maths) », Keen a choisi d'écrire un livre sans la moindre équation.

28 Quant au modèle cyclique de Goodwin, il constitue la version élémentaire de la théorie alternative proposée par Keen. Son auteur ne prétend évidemment pas que cette dernière soit l'unique candidate à se substituer à la théorie dominante moribonde : il prend soin d'introduire son lecteur à la demi-douzaine d'approches alternatives actuellement en lice. S'ouvre alors, sous nos yeux, un autre monde : une économie où chômeurs et travailleurs à temps partiel aimeraient travailler davantage mais ne trouvent pas d'emploi, et n'en trouveront pas davantage même une fois le Smic supprimé. Un monde, comme le nôtre, où les banques privées créent chaque jour de la monnaie ; où l'accumulation des dettes (privées d'abord, publiques ensuite) fait courir l'ensemble de l'économie à la ruine ; où la puissance publique a une mission essentielle, celle de stabiliser un système qui, sans elle, se révèle profondément instable. La fin de l'ouvrage en témoigne : il existe des alternatives au corpus dominant. Voilà qui écarte notre ultime tentation, à nous, économistes, de nous entêter à raisonner avec des modèles dont certains d'entre nous savent qu'ils sont incohérents, au motif qu'ils constitueraient les uniques outils à notre disposition. Dès lors qu'il existe une théorie héliocentrique cohérente, et même plusieurs, pourquoi s'acharner à prétendre que le Soleil tourne autour de la Terre ?

29 Bien sûr, et cela les économistes « orthodoxes » le reconnaissent volontiers, la science économique a défriché bien d'autres options théoriques que celles qui structurent l'économie néoclassique. Bien sûr, l'enseignement peut être, dans certains endroits, pluriel et ouvert. Mais cette diversité apparente ne doit pas faire illusion : très majoritairement, la pensée dominante sur le plan économique s'inspire directement, et exclusivement, du corpus central que déconstruit Keen. Car il est aussi une manière de se déclarer « pluraliste » qui, au lieu d'irriguer l'économie par d'autres manières de voir le monde, contribue à renforcer son paradigme dominant (et appauvrit les disciplines voisines) : elle consiste à coloniser le champ entier des savoirs humains – la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, l'éthique... – en leur imposant le cadre conceptuel néoclassique.

30 Certains reconnaîtront dans ces stratégies de récupération la ductilité du « nouvel esprit du capitalisme » analysé par Boltanski et Chiapello. Quoi qu'il en soit, il n'était pas si facile, dès lors, de pointer ce qui est le cœur de ce corpus central. C'est peut-être le tout premier mérite de Steve Keen de l'avoir identifié.

31 L'enjeu n'est pas celui d'une simple querelle byzantine. N'avons-nous donc tiré aucune leçon de l'entre-deux-guerres ? Avons-nous oublié la victoire électorale démocratique d'Hitler en janvier 1933, au terme de trois années d'austérité budgétaire orchestrée par le chancelier Heinrich Brüning dans un pays plongé dans la déflation par suite du krach de 1929 ? Pourquoi certains d'entre nous feignent-ils de croire que la sortie de route antidémocratique de l'Allemagne est liée à l'épisode d'hyperinflation de Weimar, alors que ce dernier a eu lieu en... 1923 ? Poser ces questions, c'est rappeler la responsabilité citoyenne des économistes : non seulement pour conseiller les décideurs financiers et le prince, mais aussi pour éclairer l'opinion publique, seule garante de la légitimité démocratique de nos décisions.

[32](#) Puisse ce livre contribuer au débat qui finira tôt ou tard par éclater, aussi bien sur les bancs des amphithéâtres que dans les couloirs des ministères et des banques centrales, dans les colonnes des journaux et sur les plateaux télévisés : la nécessaire remise en cause d'une théorie économique, la nôtre, qui non seulement ne nous aide pas à panser les blessures que les krachs financiers infligent à notre société, mais encore contribue, par son aveuglement, à préparer de nouvelles crises [\[10\]\[10\]Je remercie Alain Grandjean, Ségolène Lepiller et Cécile...](#)

Notes

- [\[1\]](#)

Steve Keen, *L'Imposture économique*, Éditions de l'atelier, Paris, 2014. Le texte que nous publions ici est une version légèrement modifiée de la préface originelle.

- [\[2\]](#)

La première version de l'ouvrage, en anglais, date de 2000, date à laquelle Keen, déjà, prédisait que la bulle Internet finirait par imploser.

- [\[3\]](#)

Après avoir expérimenté, lui aussi, une répétition générale de la crise des subprimes au début des années 1990 : sans doute un énième « cygne noir » ?

- [\[4\]](#)

Situation étrange où tout le monde ne cesse de parler de dette et où un anthropologue comme David Graeber nous explique que celle-ci structure nos sociétés depuis cinq millénaires (*Dette. 5 000 ans d'histoire, Les Liens qui Libèrent*, Paris, 2013), pendant que tant d'économistes raisonnent depuis un siècle sur des représentations du monde où les dettes n'existent pas !

- [\[5\]](#)

La théorie des incitations, cf. Gaël Giraud, *La Théorie des jeux*, Flammarion, Paris, 2012 (3e éd.).

- [\[6\]](#)

Comme on le verra dans l'ouvrage, la macroéconomie naît, dans les années 1930, de l'observation que l'économie, comme la physique, connaît des phénomènes d'émergence : le tout est autre que la somme de ses parties. Pour avoir reconstruit la macroéconomie à partir des années 1970 en bannissant a priori tout effet d'émergence, nous avons réduit la macroéconomie au statut de microéconomie appliquée.

- [\[7\]](#)

Le lecteur impertinent ne manquera pas de s'interroger : si la monnaie est une pure convention, et si l'inflation (des prix, des salaires et des indemnités), comme vous le prétendez, vous, les économistes, est avant tout un phénomène monétaire, pourquoi l'inflation est-elle considérée, depuis une quarantaine d'années, comme le pire des fléaux ?

- [\[8\]](#)

Gregory N. Mankiw, *Macroeconomics* (7e éd.), Worth publishers, Londres, 2010, p. 395.

- [\[9\]](#)

Voir Gaël Giraud, *Illusion financière*, Les Éditions de l'Atelier, Ivry-sur-Seine, 2012.

- [\[10\]](#)

Je remercie Alain Grandjean, Ségolène Lepiller et Cécile Renouard pour avoir relu certains chapitres de l'excellente traduction réalisée par mon étudiant, Aurélien Goutsmedt. Merci également aux éditions de l'Atelier pour leur soutien.

